



Le petit monde de Valbuena

GALAXIE Le milieu des Bleus s'appuie sur un noyau de fidèles, qu'il présente au JDD

OLIVIER JOLY

De Libourne (en National) à la Coupe du monde au Brésil, qu'il vit en titulaire, Mathieu Valbuena a franchi bien des échelons. Il a dû affronter les brimades

de ses équipiers (Nasri, Ribéry) à l'OM et en Bleu, convaincre ses entraîneurs (Deschamps), casser les réputations, faire oublier sa petite taille... Mais il n'a jamais renoncé, notamment grâce à ses proches.

SES PARENTS



CYRIL MOREAU / BESTIMAGE

Ce sont de vrais passionnés de football, ils nous suivent au Brésil. Mon père **Carlos** avait suivi les Coupes du monde 1982 et 1986 en Espagne et au Mexique. En 2010, ils étaient déjà en Afrique du Sud avec ma sœur. Pour eux, Knysna a été un passage du rêve à l'horreur. Mon père a été mon premier éducateur. Gamin, je suivais tous ses matches. Il était avant-centre de Blanquefort et marquait beaucoup. Ce qu'il m'a inculqué, c'est de tout donner : on peut ne pas être en forme mais on n'a pas le droit de tricher.

Aujourd'hui, il ne m'apprend plus rien techniquement, mais on débriefe mes matches tactiquement. Il sait me dire ce

que j'aurais pu faire de mieux, corriger mon positionnement. Il est très exigeant. Ça nous arrive de nous prendre la tête. Ma mère, **Brigitte**, lui reproche parfois d'être dur dans ses jugements. Dans mon quotidien, elle fait attention à mon bien-être, pour que je ne me consacre qu'au football. C'est elle qui gère mes affaires, mes revenus, mes papiers... Elle s'inquiète beaucoup, c'est une maman.



CYRIL MOREAU / BESTIMAGE

SA COMPAGNE

J'ai rencontré **Fanny** fin 2009, au moment où je vivais des moments difficiles avec Deschamps à l'OM. Ses parents sont propriétaires d'un magasin de sport. On nous a présentés, on a parlé, on s'est tout de suite bien entendu et on s'est revus. Aujourd'hui, on vit ensemble. Elle m'apporte beaucoup de stabilité, de la sérénité. Elle m'encourage beaucoup même si le foot n'est pas sa tasse de thé. Elle sait s'effacer quand il faut s'effacer, être présente quand il faut l'être. Je n'ai pas ma famille à proximité, c'est important d'avoir une personne que l'on aime avec soi.



NATACHA PISARENKO / AP/SIPA

SON FORMATEUR

Aux Girondins de Bordeaux, quand j'avais 17 ans, **Philippe Lucas** m'a donné toutes les bases. Je venais pour me faire plaisir, lui a su m'endurcir. Il m'a appris les petits vices du footballeur : comment protéger sa balle, regarder l'adversaire avant le ballon. Il ne me passait rien. On se parle moins souvent aujourd'hui, mais mon père, qui est dirigeant à Bordeaux, est toujours en contact fréquent avec lui.

SES MEILLEURS AMIS

Mes deux meilleurs potes sont très importants pour moi. **Loïc** (photo) m'a suivi de Bordeaux pour tenter l'aventure à Marseille. Aujourd'hui, il s'est installé dans la région, a rencontré quelqu'un, fait un enfant. On fait beaucoup de choses ensemble, en couples ou entre copains. **Yannick**, lui, était chef de rayon au magasin Intersport de Saint-Médard-en-Jalles, près de Bordeaux. Il m'a pris en stage pour mon BEP vente, quand je jouais à Langon-Castets, en CFA. On est resté en contact. Je suis fidèle en amitié.



DR

SES COÉQUIPIERS

Rio Mavuba est mon ami d'enfance à Bordeaux. Il était souvent à la maison, on était cul et chemise. Après, on a connu une période de deux ou trois ans délicate. On était brouillés. Et puis c'est reparti comme avant. C'est un beau clin d'œil d'être là, ensemble, à cette Coupe du monde. **Pat Évra**, je l'apprécie énormément, à la fois pour sa carrière et sa façon de penser. On ne s'est jamais embrouillés, même sur un terrain. C'est un très grand pote. Je voudrais aussi citer **Loïc Rémy**, que j'ai appris à connaître à l'OM. Même s'il est parti en Angleterre, on reste proche.

Hors équipe de France, je suis très proche de **Ronald Zubar** [défenseur à Ajaccio] depuis nos années à Marseille. Il a beaucoup compté pour moi, quand j'ai vécu des moments difficiles la première année. J'avais des torts, j'étais un peu fragile aussi. Il a su me dire mes quatre vérités. Un ami n'est pas là pour te brosser dans le sens du poil. On n'a jamais coupé le lien.



Ronald Zubar. P. POCHARD/PRESSE SPORTS

SES ENTRAÎNEURS

José Anigo a joué un rôle prépondérant dans ma carrière : il a cru en moi. C'est lui, en tant que directeur sportif de l'OM, qui m'a fait venir en 2006. Quand il a perdu son fils Adrien [assassiné en septembre 2013], j'étais en équipe de France, je lui ai envoyé un SMS, puis on s'est parlé... Il a toujours été très dur avec moi. Je remarque que les gens qui m'entourent l'ont tous été un jour ou l'autre. **Éric Gerets** aussi, même s'il m'aimait beaucoup. Il m'a fait confiance à Liverpool pour son premier match [octobre 2007, 0-1 et but de Valbuena], alors que je n'avais jamais joué en Ligue des champions.

J'ai voulu lui rendre sa confiance. Parfois, je me dis que si ma frappe avait été sur la barre plutôt qu'en lucarne ce soir-là, mon destin aurait été différent. Mais il n'y a pas de hasard. Il faut d'abord travailler. Ensuite, tu provoques la chance et elle vient.

Avec **Didier Deschamps**, c'est différent. C'est dur quand un entraîneur te dit : « Tu n'entres pas dans mes plans. » La discussion forte qu'on a eue, pendant la trêve en janvier 2010, a été un moment clé. J'aurais pu quitter l'OM. Mais j'ai voulu montrer que je pouvais renverser la situation. Après le titre qui a suivi, je l'ai arrosé de champagne et il m'a dit : « Il y a six mois, tu m'aurais cassé la bouteille sur la tête. » On en rigole encore parfois. Un lien de confiance nous unit. Comme quoi les plus belles histoires débutent souvent mal. ●



Chaque semaine, un Bleu raconté par un proche
Julian de Cata, ami d'enfance d'Antoine Griezmann

« Saint-Sébastien, où il habite depuis dix ans, est devenue la ville de rassemblement pour notre groupe d'amis. J'y suis allé souvent, avant même qu'il devienne professionnel et j'y retourne dès que je peux, comme André et Martin, nos autres potes. J'ai connu tous les endroits où a habité Antoine : trois appartements et deux maisons. Une fois, on s'est retrouvé à déménager ses affaires à la main entre le stade d'Anoeta et son nouvel appart. Il y a deux ans, j'ai passé un mois entier chez lui pendant mes vacances. Lui avait sa vie de pro : entraînement, poisson, sieste. On a sillonné la ville dans la voiture prêtée par la Real Sociedad. Une boîte mécanique, qu'il m'a laissé conduire jusqu'à ce que ses parents lui apportent la sienne, une automatique. En Espagne, il est vraiment chez lui. Il suffit de l'entendre

« Antoine oubliait son cartable, pas son ballon »

râler : "J'ai encore oublié comment on dit ce mot en français." Bientôt, c'est sa copine espagnole qui l'aidera, vu qu'elle apprend le français.

Depuis qu'il est au Brésil, il a levé le pied sur les réseaux sociaux, mais il a pris le temps de répondre à mon texto d'encouragement avant le Honduras. Il m'a dit que le lieu de résidence des Bleus était splendide. Le reste, il nous le racontera à son

retour : ses parents ont prévu un barbecue chez eux à Mâcon. On va s'asseoir autour de la piscine, se baigner et partager ses souvenirs. Ensuite, on lui donnera un coup de main pour organiser le tournoi annuel qui porte son nom à Mâcon. C'est là qu'on s'est connus, à 7 ans. À l'époque, il était fufou. Il est devenu plus sérieux quand son objectif d'être footballeur pro s'est rapproché.

Je suis heureux pour ses parents qui l'ont toujours soutenu. Sa mère m'a raconté que, petit, Antoine oubliait parfois son cartable pour aller à l'école, mais qu'il avait son ballon dans les mains ! Avant qu'il parte en Espagne, à 13 ans, ça n'a pas toujours été simple pour son père. Les portes des centres de formation se fermaient en France, c'était dur pour lui de voir son gamin avec le moral dans les chaussettes. »

RECUEILLI PAR M.C.